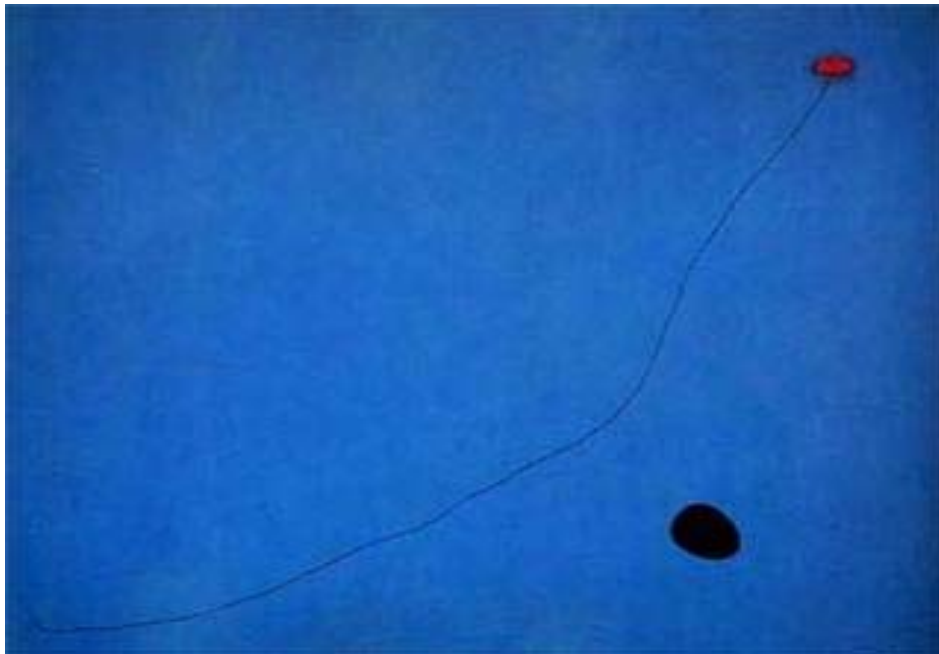


Les liens du peu

Colloque international Samedi 22 et Dimanche 23 novembre 2008

Bâtiment *Sogo-kenkyu-to A*, salle 107.
Université de Tsukuba, Tennodai 1-1-1, Tsukuba-shi, 305-8577 Japon

Organisé par Yasuaki Kawanabe et Franck Villain



Bleu 3, Joan Miró, 1961

On cherche les liens, qu'ils soient dehors, face aux blocs d'impressions volages, qu'ils soient dedans, dans ce long circuit de tête où règnent bandes-sons et images plus ou moins errantes dans la mémoire ; on cherche les liens pour s'en dépêtrer d'abord, puis pour s'affilier à un ensemble plus stable où se tiendrait comme du sens. Dans cette attente qui fait l'humain ne se dressent plus un dieu coordonnant, ni ces idéologies de masse qui formatèrent le XXe siècle, notre monde contemporain est désormais multi-polaire, et dans ce vrac directionnel où toutes les valeurs peuvent se bousculer, s'affronter, se ré-écrire sans cesse, la nécessité d'un lien acceptable cherche de nouvelles assises. Ces deux journées se proposent d'aborder cette situation contemporaine sous l'angle du peu; en partant du postulat qu'au fond peu désormais nous relie et nous accroche à l'altérité, nous tenterons de dégager la relation au monde, au temps, au groupe, à l'étranger qui en découlent en interrogeant des écritures, des pensées ou des expériences se resserrant sur le minime, le rien, le reste, le manque, le vide, le minoritaire.

Ce colloque se déroulera entièrement en français.

Intervenants:

Michèle **AQUIEN** (Université Paris XII, France)

Toyotaro **ARIOSHI** (Professeur émérite de l'université de Tsukuba, Japon)

Guillaume **ASSELIN** (Université du Québec à Montréal, Canada)

François **BIZET** (Université Aoyama-Gakuin, Tokyo, Japon)

Agnès **DISSON** (Université d'Osaka, Japon)

Michaël **FERRIER** (Université Chuo, Tokyo, Japon)

Simon **HAREL** (Université du Québec à Montréal, Canada)

Stéphane **HIRSHI** (Université de Valenciennes, France)

Kazue **KAWANABE** (Université de Nara Kyoiku, Japon)

Midori **OGAWA** (Université de Tsukuba, Japon)

Pierre **OUELLET** (Université du Québec à Montréal, Canada)

Franck **VILLAIN** (Université de Tsukuba, Japon)

Renseignements : franckvillain@hotmail.com

Les liens du peu

SAMEDI 22 NOVEMBRE 2008

- 10h00- 10h15 Allocution d'ouverture :
Franck Villain
- 10h15- 12h30 Potentialités du peu**
Modérateur : Franck Villain
- 10h15 – 10h45 Pierre OUELLET (Univ. de Montréal à Québec)
Du peu. L'erratum d'un monde.
- 11h00 – 11h30 Guillaume ASSELIN (Univ. de Montréal à Québec)
La parole comme graine.
- 11h45 – 12h15 Simon HAREL (Univ. de Montréal à Québec)
La prise de parole des gens de peu: entre confiance et discrédit.

12:30 ~ 14:30 Pause déjeuner

- 14h30 - 16h00 Le peu comme événement**
Modérateur : Franck Villain
- 14h30 – 15h00 Agnès DISSON (Univ. d'Osaka)
Objets minimaux : les cinépoèmes de Pierre Alferi.
- 15h15 – 15h45 François BIZET (Univ. Aoyama-Gakuin)
« L'infra-ordinaire », continuité et mutations: Georges Perec, Annie
Ernaux, Bernard Noël, François Bon

16:00 ~ 16:15 Pause café

- 16h15 - 16h45 Table ronde autour de la journée.**
Modérateur : Franck Villain

Les liens du peu

DIMANCHE 23 NOVEMBRE 2008

9h30- 9h45 Allocution d'ouverture :
Franck Villain

9h40 - 12h00 **Le peu face aux restes**
Modérateur : Pierre Ouellet

9h45 – 10h15 Stéphane Hirschi (Univ. de Valenciennes, France)
Le peu du père, le peu de repère - trois voix du blanc
pour le deuil et l'exil à soi: Perec, Aragon, Gagnon.

10h30 – 11h00 Michèle Aquien (Univ. de Paris XII, France)
La poésie et le vide.

11h15 – 11h45 Kazue KAWANABE (Univ. de Nara-kyoiku)
Sur la relation acteur/public dans la notion de "théâtre pauvre" de Jerzy
Grotowski.

12:00 ~ 13:30 Pause déjeuner

13h30 - 15h45 **L'attrait du peu**
Modérateur : Franck Villain

13h30 – 14h00 Toyotaro ARIOSHI (Professeur émérite de l'Univ. de Tsukuba)
Le Zen et le peu

14h15 – 14h45 Midori OGAWA (Univ. de Tsukuba)
Les instantanés : sur *Le Japon vu de dos* de Christian Doumet.

15h00 – 15h30 Michaël Ferrier (Univ. de Chuo)
Un point sur les *Petits portrait* : Petits portraits d'un point.

15:45 ~ 16:00 Pause café

16h00 - 16h30 **Table ronde autour de la journée.**
Modérateur : Franck Villain

Résumé des interventions

Michèle Aquiem, "La poésie et le vide"

L'accession du petit d'homme au statut de sujet passe d'abord par ce que Lacan appelle la Chose, et qui englobe le tout de jouissance que forme l'enfant avec la mère, un tout dans lequel il est alors incapable de saisir les limites de son propre corps aussi bien que de juger ce que qui lui fait du bien et de ce qui lui fait du mal. C'est l'introduction du signifiant qui va lui permettre d'accéder d'abord au langage, puis à la symbolisation qui passe par l'interdit de la jouissance. La Chose n'existe plus alors que par son vide, et c'est ce vide, qui existe en chacun de nous, qui est concerné par le rapport à l'oeuvre d'art. Je parlerai plus spécifiquement du rapport à la poésie moderne, et montrerai comment elle tourne autour de ce vide.

Toyotaro Arioshi, "Non-dualité et Non-unité, le peu dans le zen".

Guillaume Asselin, "La parole comme une graine."

À tous ces riens de l'air, à ces présences sans profil, il faut un corps qui les accueille, un nom aussi, par-delà tous les signes effacés.

Claude Esteban

Comment penser le lien, quand rien ne semble plus pouvoir tenir, quand tout s'émiette et tombe en poussière? Comment les choses arrivent-elles encore à voisiner dans ce « paysage en éclats » qui, depuis la *Saison dévastée*, dessine l'espace où se meut Claude Esteban? « Mieux vaut, dans la mesure imparfaite, ne retenir que les brindilles de ce qui vole ». Aux liens d'airain que la raison jette sur le monde avec la prétention de le soumettre à son ordre, la poésie substitue des liens plus « aériens ». Elle accueille et recueille sans tenir ni contraindre, laissant les bouts de rien et les fragments du peu venir s'assembler et se désassembler librement en son sein. J'aimerais montrer comment le verbe, chez Esteban, trouve dans le *grain* ou la *graine* l'image d'un lien mobile, ailé, unissant l'espace libre de l'air aux concrétions de la terre et de ses noirs sous-sols. La parole sème, germe et essaime, là où « tout a pouvoir de blé ». Semaison symbolique, qui réinvente la liaison sous l'espèce d'une « contagion par propagation ». Petit maillon volant porté par le « corps du vent », le grain de voix glisse le long de la chaîne qui unit les signes au vivant. Car tel est le vœu essentiel qui anime la poésie d'Esteban : aux sémioticiens et aux grammairiens, opposer une « forme nouvelle de cratylisme », de façon à restituer aux vocables dévitalisés par l'usage leur « *corporalité* primitive, et donc leur place au cœur de la complétude et de la massivité du monde ». Je montrerai ainsi comment tous ces mots-fantômes, sans substance, trouvent dans l'image du grain (de la graine) cette corporalité discrète qui donne au minuscule une puissance de germination secrète, où la création poétique trouve son centre de gravitation clandestin. Qu'est-ce que le grain, si ne n'est précisément ce corps qui est donné au rien, petit brin de songe que le poète recueille et roule entre ses « doigts de brume », comme pour en mûrir le sens et faire moisson de son silence, à la croisée du sensible et des signes?

François Bizet, "L'infra-ordinaire", continuité et mutations: Georges Perec, Annie Ernaux, Bernard Noël, François Bon

Je voudrais ici relire les textes fondamentaux de Georges Perec où il est question de la notion d'"infra-ordinaire" à la lumière notamment de ceux de Michel de Certeau sur les "pratiques d'espace", dans *L'invention du quotidien* (1990), et essayer de saisir, dans des livres plus récents, *Journal du dehors* (1993), d'Annie Ernaux, *Mécanique* (2001), de François Bon, et *Un trajet en hiver* (2004), de Bernard Noël, la nature et les enjeux de son renouvellement.

Agnès Disson : " Objets minimaux : les cinépoèmes de Pierre Alferi."

Chez Pierre Alferi, poète et écrivain, mais aussi critique de cinéma, coupe, montage et cadrage sont des procédés poétiques, l'enjambement est un fondu-enchaîné, l'image n'est pas rhétorique mais cinématographique. D'où, logiquement, au-delà des livres, les petits films qu'Alferi réalise sous le nom de *cinépoèmes* et *films parlants* : collages d'images, brefs tressages de souvenirs cinématographiques, en voix off, ou films muets, en noir et blanc, avec cartons ou sous-titres ; ou encore mosaïque de sons et textes, martelés, dialogués, discontinus ou coulés comme un conte, sur des musiques de jazz, minimale ou électronique, gestes qui dans l'arabesque d'une grâce ininterrompue se délitent, se répètent et se défont.

Tout est question de temps, et tout est question d'humeur, pas de sujet quand on écrit, dit Alferi, sinon des sujets d'humeur, *stimmung*, brèves épiphanies, ensemble de sensations à un moment donné. L'objectif dans le poème comme dans le film : reproduire des expériences simples, des agrégats de sensations, et les affiner à l'infini, créer un état d'âme en quelque sorte "pixellisé". La technique est simple, l'ornement absent, ce sont des "objets modestes" dit Alferi, et l'on pense aux petits poèmes de *Kub Or*, déjà revendiqués comme une poésie minimale, "poésie de la coupe et du réagencement". Nouveau montage égale nouvelle métrique : simplicité du dispositif, mais complexité de la lecture. Il s'agit de jouer avec les rythmes, les échelles, de déplacer les repères. De produire une accélération et un ralentissement du temps vécu, concret, qui place le spectateur entre hypnose et fascination, disponibilité et suggestion, aléatoire et mémoire.

Au cinéma, le réservoir d'images est par définition à la fois intime et collectif. Et c'est par là même que le contact, la transmission deviennent possibles ; cette humeur reproduite, indéfinissable, sans cesse éludée, est en effet à la fois personnelle et paradoxalement partageable : "on ne s'y reconnaît pas et tout le monde peut s'y trouver", dit Alferi, "c'est infra-personnel, infra-subjectif". Puisque l'expérience de la singularité, c'est paradoxalement ce que nous connaissons tous ce qui nous rapproche, et nous est commun.

Michaël Ferrier , Un point sur les Petits portraits : Petits portraits d'un point.

Il y a quatre ans, je publiais mon premier roman, *Tokyo*, petits portraits de

l'aube. Répondant à l'amicale invitation des organisateurs de ce colloque, je vais donc faire ce que je m'étais toujours promis de ne pas faire et que je trouvais – à quelques exceptions près – toujours plus ou moins calamiteux : parler de mon livre comme si j'avais quelque chose à en dire... Enfin, un peu.

Simon Harel, "La prise de parole des gens de peu: entre confiance et discrédit."

J'étudierai, avec un point de vue littéraire, les liens ténus qui unissent, en témoigne le vocabulaire américain des études postcolonialistes, le sujet subalterne et le sujet dit majoritaire. Plutôt que de privilégier l'impuissance du sujet subalterne (qui ne peut que mimer (Bhaba) la parole du Maître), j'interrogerai l'emplacement de révoltes qui font place au 'peu' (du presque mutisme au bégaiement, à l'hésitation) de la parole. En filigrane, mon intervention reprend les travaux de Michel de Certeau sur la prise de parole: qui écoute, prend au sérieux le révolté qui ne maîtrise pas les règles de l'élocution? Mes sources littéraires: Artaud, Tchekhov, Coetzee.

Stéphane Hirschi, "Le peu du père, le peu de repère - trois voix du blanc pour le deuil et l'exil à soi: Perec, Aragon, Gagnon".

Il s'agirait de partir de la figure oulipienne de la disparition telle que tissée par Perec dans *La disparition* et *W* ou le souvenir d'enfance, pour en suivre la vibration dans un poème d'Aragon sur Auschwitz, "Musée Grévin", avant d'interroger la dialectique du chant et du deuil sous la figure de l'exil à sa visée chez Madeleine Gagnon, entre le "Chant pour un Québec lointain" et le "Deuil du soleil". Trois façons de tirer le blanc du noir, ou vice-versa, au fil d'une incessante dialectique entre l'ineffable et la voix poétique, au cordeau. Entre le vide et la vie.

Kazue Kawanabe, Sur la relation acteur/public dans la notion de "théâtre pauvre" de Jerzy Grotowski.

Jerzy Grotowski, metteur en scène polonais, est très connu pour sa théorie réformatrice du "théâtre pauvre", fondée sur l'abandon des éclairages, décors et costumes superflus qui nuisent à la qualité de la relation de l'acteur qu'il valorise avec le spectateur. Considérant la relation acteur/public comme la condition sine qua non ou l'essence de la représentation, Grotowski se consacre à des investigations détaillées sur les relations acteurs/public dans son expérience théâtrale. Vers quelle relation veut-t-il se diriger par cette élimination exhaustive de ce qui relie visiblement l'acteur au public sur la scène ? Je tenterai d'examiner sa notion de "théâtre pauvre" sous l'aspect de la relation acteur/public.

Midori Ogawa, "Les instantanés : sur *Le Japon vu de dos* de Christian Doumet."

Le Japon vu de dos se présente comme un récit de voyage composé de petits fragments. Dans sa table des matières s'aligne poliment, et suivant l'ordre alphabétique, une liste des soixante-dix-huit articles qui évoquent tous le séjour

au Japon (notamment à Kyoto, Tokyo et Shikoku) que l'auteur a effectué en 2005. Aussi, on a l'impression qu'une lecture complète de ces articles — depuis le début (« de l'air ») jusqu'à la fin (« de la vue de dos »)— va nous offrir une connaissance générale sur ce pays lointain. Mais cette attente est agréablement trahie puisque l'on y découvre, à la place d'un guide abécédaire, une succession des expériences ou des réflexions décalées, originales et singulières. Toutes ces qualités se traduisent ici comme une résistance du texte à la violence de la généralisation sur laquelle s'appuie ce qu'on appelle le guide ou le manuel du voyage. Les images décalées que présente "Le Japon vu de dos" relèvent directement des expériences

de l'auteur en même temps qu'elles illustrent la stratégie du livre afin d'éviter les clichés et lieux communs. Comment ne pas tomber dans le danger du « déjà vu » ou « déjà entendu » en écrivant sur le Japon après tant de témoignages déjà existants ? Faut-il ou peut-on éviter les clichés ? Si Roland Barthes, un des prédécesseurs et auteur d'un fameux récit de voyage, écarte intelligemment le piège (et avec une radicalité digne d'un théoricien de langue), en remplaçant un Japon réel par un Japon imaginaire, Christian Doumet choisit volontiers de jouer avec les clichés, puisque selon lui non seulement il est impossible de les éviter mais aussi ils forment un minimum commun pour accéder à l'inconnu .

Pierre Ouellet, Du peu. L'erratum d'un monde

Le peu apparaît d'abord comme quelque chose de négatif : c'est ce qui manque, ce qui n'est pas assez, ce qui ne suffit pas. Puis, à y regarder de plus près, il semble désigner plutôt quelque chose de relatif : il n'est « peu » que par rapport à quelque chose d'autre qui serait « plus ». Enfin, à l'observer d'encore plus près, y collant le regard et toute sa personne, bref, en adoptant le point de vue même qu'il donne sur notre monde, le peu apparaît comme une sorte d'impératif : « *small is beautiful* », disait-on jadis, « un tien vaut mieux que deux tu l'auras », répète-t-on depuis toujours — le peu devient une valeur, tout relatif ou négatif qu'il paraisse. Ainsi vante-t-on, dans le champ esthétique comme dans celui de l'écologie et de l'économie, toutes les formes de minimalisme : le simple et l'épuré, le mesuré, le pondéré, sans gras ni fioriture, bref, l'économe, qui ne gaspille pas, qui refuse tout excédent. Négativité du peu, relativité du peu, impérativité du peu, voilà un enchaînement qui nous fait passer du *moins* au *plus*, du négatif au positif, où le peu n'est plus tant une mesure absolue, comme le « tout » ou le « rien », qu'une valeur relative, justement, non seulement sur le plan quantitatif, d'ailleurs, ce qui est « peu » étant simplement *moins* que ce qui est « beaucoup », mais aussi sur le plan qualitatif, le « peu » étant *plus* ou *mieux* que le « trop » puisque le juste est incompatible avec l'excès, la pondération et la modération sont l'unique façon de prendre la mesure du bon, du beau, du vrai... de l'authentique, du strict nécessaire, de la vérité nue. J'étudierai chez quatre poètes français, Guy Viarre, Patrick Wateau, Brice Petit et Isabelle Garron, dont l'œuvre s'est imposée depuis le début du millénaire, les modalités de telles variations éthiques et esthétiques sur le peu.